

Jean Sébastien

Cet article fait ressortir dans deux bandes dessinées portant sur la jungle de Calais la position critique qu'elles développent contre les politiques de mise à l'écart des migrant.e.s dans les pays riches. *Threads From the Refugee Crisis* de Kate Evans et *Les nouvelles de la jungle de Calais* de Yasmine Bouagga et Lisa Mandel sont écrites à la première personne et donnent accès au parcours introspectif d'alliées. La construction d'une œuvre qui combine entretiens et récit à la première personne de sa présence sur les lieux reprend des traits du journalisme dit d'intérêt humain. Sur le plan argumentatif, les livres utilisent sensiblement les mêmes topiques parmi celles qu'a identifiées le sociologue Luc Boltanski (1993). Agier (2015) décrit le camp comme hors-lieu en relevant le fait que, même si cet espace a tendance à gommer les identités et à ramener tout le monde au seul statut de migrant, écouter les histoires de vie conduit à retrouver le sens que chacun produit pour sa vie. Le hors-lieu tel que le décrit Agier nous est donné à vivre dans les deux livres qui font ressortir des relations qui se tissent, d'une part, à l'intérieur du camp et, d'autre part, entre le camp et les populations locales.

*Mots-clés*

Réfugié.e.s; crise humanitaire; bande dessinée; blogosphère; médias

POLITICAL DRAWINGS OF THE CALAIS JUNGLE: LEARNING TO LISTEN

This article points to the critical position against the exclusionary policies that migrants face when they enter rich countries in two works in comics' form about the Calais Jungle. Kate Evans's *Threads from the Refugee Crisis* and Yasmine Bouagga and Lisa Mandel's *Les nouvelles de la jungle de Calais* are first person accounts meant to give access to introspective positions taken by allies. Developing works that combine interviews and first-person narratives of one's presence with the interviewees borrows some of its characteristics from human interest journalism. In terms of their argumentative structure, both works use sensibly the same topics that have been identified by sociologist Luc Boltanski (1993). Agier (2015) describes the camp as a liminal space (*hors-lieu*), noting that, even as it tends to erase identities and enclose everybody within their refugee status, the fact that the migrant's stories can be listened to is conducive for all those persons seeking refuge to reconnect with meaning in one's life. The liminal space as described by Agier is represented in both books in a way that we can live it, experiencing the relationships that are woven within the camp and between the camp and local populations.

*Keywords*

Refugees; Humanitarian Crisis; Comics; Blogs; Media

<https://doi.org/10.6092/issn.2035-7141/16567>

# DESSINS POLITIQUES DE LA JUNGLE DE CALAIS : APPRENDRE À ÉCOUTER<sup>1</sup>

Jean Sébastien

À la fondation des camps comme à leur reproduction sur le long terme, il y a le principe d'un excès, d'une population en trop, surnuméraire. Non pas surnuméraire en elle-même, par la culture ou l'identité des migrants, mais surnuméraire par rapport à ce que sont capables de penser et de faire les gouvernements des États-nation à propos des hommes et des femmes qui se trouvent placés en dehors des cadres nationaux.  
(Agier, Bouagga *et al.* 2018, 193)

Les mers constituent des frontières naturelles importantes, mais comme l'a bien montré Braudel pour le cas de la Méditerranée (1966), elles ouvrent aussi à des ensembles économiques dont on mesure parfois mal la portée, si l'on ne prend pas en compte la longue durée du temps géographique. Aujourd'hui, l'ensemble économique méditerranéen reste marqué par le colonialisme. L'accaparement des richesses par les pays du Nord a creusé un écart si important dans la qualité de la vie qu'on assiste à un mouvement migratoire considérable vers ces pays-là. À ceci s'ajoutent les personnes – nombreuses – fuyant des guerres et des persécutions politiques. Le nombre de passages irréguliers des côtes de l'Afrique ou du Proche-Orient vers l'Europe est généralement de quelque 100.000 personnes tous les ans avec un pic d'un million en 2015 à la suite des répressions orchestrées par le gouvernement syrien<sup>2</sup>. Même si le Royaume-Uni n'est pas la destination rêvée du plus grand nombre,

---

<sup>1</sup> À Hoshyar, Alaz, Evser, Bezma, Khebat, Jahan, Toofan, Abu Awar, Ahmad, Bilal, Noureddine, Adam, Mokhtar, Khalid, Hamza, Mohammed, Isaac, Hamid, Nasser, Ismaël et Yaya, pour votre vie meilleure.

<sup>2</sup> Les données sont tenues à jour en ligne par le Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. La pandémie de 2020, même si elle a fait un peu hésiter dans la volonté de s'installer dans le Nord, n'aura eu qu'un effet marginal, puisque ce sont tout de même 95.774 personnes qui sont entrées, généralement par la mer, et pour un plus petit nombre par voies terrestres. Haut Commissariat des Nations unies pour les réfugiés. (s. d.). Operational Data Portal. Mediterranean Situation. Repéré à : <https://data.unhcr.org/en/situations/mediterranean>.

il reçoit chaque année un nombre important de réfugié.e.s ; à titre d'exemple, en 2015 et en 2016, il y a eu près de 40.000 personnes chaque année y faisant leur première demande d'asile<sup>3</sup>. De ce nombre, des milliers ont d'abord campé en Normandie, principalement à Calais. C'est d'ailleurs en 2015 et 2016 que la croissance du nombre de personnes dans le camp de Calais, baptisé « jungle » par les médias, a ouvert les yeux des autorités sur un état de fait né bien des années plus tôt.

Dans cet article, j'étudierai deux bandes dessinées du milieu des années 2010 représentant la situation des réfugié.e.s à Calais et sur la côte normande, les deux colligées sous forme de livres en 2017 : *Threads From the Refugee Crisis*, de Kate Evans, et *Les nouvelles de la jungle de Calais*, de Lisa Mandel et Yasmine Bouagga. Les deux œuvres proposent des reportages à la première personne dans lesquels les autrices engagent le dialogue avec des migrant.e.s. Je ferai ressortir comment ces reportages prennent position en faveur d'une plus grande ouverture des frontières. La première partie de l'article montre comment la positionnalité assumée des autrices, produite notamment dans le fait de se mettre en scène elles-mêmes dans le récit, les conduit à créer des œuvres qui ouvrent à l'autoréflexivité. Réfléchissant à la démarche qu'elles ont entreprise dans la jungle de Calais, elles prennent en compte leur extranéité à la situation des migrant.e.s. Dans une seconde partie, je montrerai comment leurs œuvres s'articulent autour de deux topiques argumentatives : une topique du sentiment et une topique de la dénonciation. La dernière partie, quant à elle, fait ressortir comment les autrices se sont intéressées à la naissance de lieux forts dans le hors-lieu du camp.

---

<sup>3</sup> À titre de comparaison, la France recevait en 2016 plus de 75.000 primo-demandeurs d'asile. Et ces chiffres sont éclipsés par la décision du gouvernement Merkel d'accueillir en grand nombre des personnes fuyant la Syrie qui a conduit l'Allemagne en 2016 à un bond important dans la réception de premières demandes d'asile par rapport aux pays voisins, avec près de 750 000 demandes. Eurostat (25 juin 2018). Archive: Statistiques sur l'asile. Repéré à : [https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php?title=Archive:Statistiques\\_sur\\_l'asile&oldid=391119](https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php?title=Archive:Statistiques_sur_l'asile&oldid=391119).

*La réalité des camps à l'épreuve du reportage*

Graphiquement, les œuvres sont fort différentes. Si le dessin d'Evans est semi-réaliste, en couleurs directes au crayon de bois, Mandel propose, en revanche, des représentations simplifiées des gens et des lieux dans le style du dessin de presse humoristique avec, ici et là, des rehauts de couleur à l'aquarelle. Cependant, les projets se ressemblent. Dans les deux cas, on trouve les descriptions qu'elles font des lieux et des campements ainsi que le récit d'événements dont elles ont été témoins. Les deux font aussi une place aux entrevues, notamment dans le livre de Mandel et de Bouagga, plus proche du reportage journalistique, tandis qu'Evans préfère mettre en scène les interactions fortes qu'elle a vécues. Les deux œuvres ont été publiées d'abord en ligne, sur un blogue du *Monde* dans le cas de Mandel et de Bouagga, sur le site web personnel dans le cas d'Evans. La visée informative de Mandel et de Bouagga est plus nette puisqu'elles consacrent, au moins partiellement, huit entrées de blogue à l'arrière-plan politique de la situation vécue par les migrant.e.s. Evans fait plutôt le récit de sa participation, au fil des mois, aux actions de solidarité dans le camp de Calais de même que dans les camps avoisinants.

Avant d'analyser les œuvres, il convient de rappeler que les passages irréguliers vers le Royaume-Uni par Calais s'inscrivent dans une longue histoire. Dans les années 1980, on trouvait déjà des personnes dont la demande d'asile avait été refusée à Douvres campant sur le terminal du ferry à Calais. Au fil des années, des centres ont été ouverts, fermés, puis d'autres ouverts, fermés, afin d'offrir soutien et hébergement temporaire. En avril 2015, la mairie de Calais propose un site aux migrant.e.s à l'écart de l'espace urbain, un ancien centre de loisirs, le Centre Jules-Ferry et, quelques mois plus tard, un complexe de containers, tout ceci démantelé en octobre 2016. Aujourd'hui, c'est beaucoup moins en se cachant dans des camions que les migrant.e.s passent la frontière, mais par voie maritime, en des nombres toujours croissants, 45.756 personnes en 2022 contre 28.395 en 2021, 9.000 en 2020 et 2.300 en 2019<sup>4</sup>.

---

<sup>4</sup> UK : 430 migrants ont traversé la Manche en une journée, un record – Reportage #cdanslair 24.07.2021. C dans l'air. France 5. Repéré à : <https://www.youtube.com/watch?v=eq3sqAOU1Yg>.

Pour les anthropologues qui ont étudié la situation dans les camps, les organisations humanitaires qui gèrent les camps ont tendance à mettre en boîte l'identité dans le seul fait de la migration, généralement en la dépolitisant ; les caractéristiques identitaires des réfugié.e.s gagnent, au contraire, à être appréhendées dans leur complexité. Liisa Malkki tirait d'un terrain d'un an dans un camp de réfugié.e.s hutus en Tanzanie une critique de la dépolitisation de l'action humanitaire qui a pour effet de gommer une part de l'identité constitutive de bien des migrant.e.s, souvent liée au sentiment de n'être pas en phase avec des pans entiers de sa société d'origine :

That humanitarian interventions tend to be constituted as the opposite of political ones has, of course, a long history [...]. But the purpose here is not to delve into that history; it is to emphasize the extent to which this opposition is taken for granted, and to ask what the effects of this conventionalized, depoliticizing, universalizing practice are. A vital part of the answer must be, as I will try to show, that in universalizing particular displaced people into "refugees"—in abstracting their predicaments from specific political, historical, cultural contexts—humanitarian practices tend to silence refugees. (Malkki 1996, 378)

Michel Agier construit pour sa part une opposition entre les notions de lieux et de hors-lieux. Ces notions lui permettent d'aborder les identités réelles des personnes vivant dans un camp, chacune avec un bagage d'histoires et des projets : « l'espace du camp ou de la zone tampon comme 'monde vide' en son principe, placé hors de tous les lieux mais en relation avec eux, est ainsi l'espace réifié de la frontière » (2015, 142). C'est un hors-lieu dont les caractéristiques sont de marquer la coupure, souvent définitive, avec le lieu d'origine et d'exclure les contacts, ou à tout le moins de viser à les limiter, avec la population près de laquelle le camp est installé. Mais le hors-lieu, espace d'assignation sociale d'individus à un statut, celui de réfugié, ne reste jamais que cela. En effet, « dans le camp, du lieu s'est formé, et le camp lui-même est le cadre où naît une stratégie identitaire » (ivi, 155). Pour Malkki comme pour Agier, il

---

Le Monde avec AFP. (4 janvier 2022). Les traversées de la Manche par des migrants ont atteint un chiffre inédit en 2021. *Le Monde*. Repéré à : [https://www.lemonde.fr/international/article/2022/01/04/les-traversees-de-la-manche-par-des-migrants-ont-atteint-un-chiffre-inedit-en-2021\\_6108094\\_3210.html](https://www.lemonde.fr/international/article/2022/01/04/les-traversees-de-la-manche-par-des-migrants-ont-atteint-un-chiffre-inedit-en-2021_6108094_3210.html).

France 24 avec AFP. (1<sup>er</sup> janvier 2023). Royaume-Uni : plus de 45 000 migrants ont traversé la Manche en 2022, un nouveau record. Repéré à : <https://www.france24.com/fr/europe/20230101-royaume-uni-plus-de-45-000-migrants-ont-traverse-la-manche-en-2022-un-nouveau-record>.

convient d'aborder les camps en prenant en compte l'agentivité des personnes qui y sont, leurs histoires politiques et surtout de consentir à entendre, au sens fort, les récits qu'elles font elles-mêmes de leur situation et de leurs projets. C'est aussi ce que font Evans, Bouagga et Mandel.

*Passage de la parole : de l'alliée aux migrant.e.s*

Les œuvres d'Evans et du duo Bouagga-Mandel donnent accès au parcours introspectif de personnes alliées aux migrant.e.s. On l'a dit, les deux œuvres proposent des reportages à la première personne sur la vie dans les camps : le genre du reportage, avec les limites qui lui sont propres, ne peut que marquer une distance entre journalistes et les personnes rencontrées dans le camp. C'est là un choix stratégique dont un des effets est d'ouvrir la porte à l'identification entre les autrices et les lecteurs et lectrices qui n'ont pas vécu cette expérience du hors-lieu. Cette extranéité montrée a pour socle les éléments suivants : l'incarnation du « Moi » de la diariste « par son dehors, c'est-à-dire en lui insufflant, à travers une trame micro-événementielle, des traits d'humeur, des attitudes, des tics, des appétits, des obsessions, etc., comme autant de touches formant le tableau d'une personnalité saisie dans sa pure subjectivité et sa transitivité » (Samson 2009, 6) ; mais aussi l'utilisation de moments autoréflexifs (Mickwitz 2020) ; et la construction de récits ancrés dans la tradition journalistique dite « de l'intérêt humain ».

Les dessinatrices de *Threads From the Refugee Crisis* et de *Les nouvelles de la jungle de Calais* ont fait le choix d'un mécanisme semblable d'autoreprésentation, où l'on voit les autrices, devenues personnages, représentées dans les cases avec une narration à la première personne. L'utilisation du « je » en bande dessinée prend en compte l'indexicalité du pronom : dans les récits à la première personne, le « je » construit une subjectivité au fil de notre lecture essentielle à l'identification du lecteur avec le narrateur. Ce pronom identifie bien une personne que le récit nous apprend à connaître (que le récit la nomme ou pas), mais il nous permet également de prendre le « je » pour nous-mêmes. C'est un « je » plus labile qu'à l'oral. En bande dessinée,

les représentations des autrices-personnages définissent des individus déterminés, identifiables. Il n'y a pas dans le dessin d'un personnage autobiographique l'appel immédiat à l'identification que produit le « je ». Par ailleurs, comme tout personnage en bande dessinée, les représentations de Kate Evans, Yasmine Bouagga et Lisa Mandel ont des traits facilement reconnaissables. Evans se met en scène avec une coupe courte, échevelée, des traits rouges, parfois rosés dans la chevelure. Elle est presque toujours représentée avec les mêmes vêtements : un chandail aux lignes grises et blanches avec une veste de sport sans manche par-dessus<sup>5</sup>. Dans le cas de Bouagga et Mandel, les vêtements ne constituent pas un trait distinctif puisqu'on les voit vêtues différemment au fil des mois de reportages. Mais Mandel tient de l'art du dessin de presse une manière de croquer une tête en quelques traits. Ainsi, elle synthétise Bouagga en une masse de cheveux bouclés qui tombent sur les épaules, des lunettes rectangulaires devant les yeux, un nez et un menton pointus. Quant à elle, Mandel se représente avec des cheveux bruns courts, une mâchoire carrée qui avance et un nez retroussé. En bande dessinée autobiographique, nous sommes appelés à l'identification au personnage par deux procédés bien différents, un appel immédiat par le texte avec l'utilisation du « je » et un appel à l'identification par la médiation d'un personnage singulier comme pour tout récit de fiction. Le dessinateur Bruce Mutard (2020) décrit l'autoreprésentation en bande dessinée comme une expérience particulière de communication de l'expérience humaine ; il propose d'ailleurs, pour la décrire, la jolie expression de « première personne troisième » (« first person third »). C'est dire que l'autoreprésentation en bande dessinée permet l'identification par plus d'une voie.

C'est dans la trame du récit que ces personnages gagnent l'épaisseur d'un « Moi » auquel nous sommes, éventuellement, invitées à nous identifier. Comme ces œuvres sont nées de projets différents, on ne sera pas étonné que Bouagga et Mandel consacrent moins de pages à se mettre en scène qu'Evans. En fait, dans le livre de la sociologue et de la dessinatrice, c'est surtout cette dernière que l'on apprend à

---

<sup>5</sup> On note deux exceptions où le personnage Evans porte d'autres vêtements que ceux-ci ; c'est dans deux courtes séquences, une demi-page en milieu du livre alors qu'elle est représentée au moment du coucher et une page à la fin alors qu'elle suit à la télévision le démantèlement du camp à Calais.

connaître. Il y a bien une entrée du blogue focalisée sur Bouagga qui, après avoir vécu un moment difficile au camp, broie des idées noires qui se dissipent dans la dernière case lors d'un rassemblement festif avec des proches. En fait, le livre établit une dynamique entre Bouagga et Mandel ; à la première qui travaille avec sérieux répond à plusieurs reprises le caractère fantaisiste du personnage de Mandel, un peu comme dans la dynamique du clown blanc et de l'auguste. Evans présente aussi par petites touches – je reprends le mot de Samson (2009) – le « tableau » de sa personnalité : ainsi, elle présente comme des motifs récurrents son plaisir à manger, son plaisir à jouer avec les enfants. Ce travail de mise en scène de sa propre personne a quelque chose du Nouveau Journalisme tel qu'il se met en place dans les années 1960. L'autopublication en ligne de *Threads* de même que la publication en format blogue par Mandel et Bouagga sur le site du *Monde* constituent des lieux propices au prolongement de cette tradition.

La forte présence de la première personne dans les deux livres est propice à la mise en scène d'une pensée en mouvement dans laquelle actions et réflexivité se répondent. Ainsi Evans revient à quelques moments sur le sens qu'elle donne à son implication pour les migrant.e.s de Calais. Elle évoque le sentiment de petitesse qui l'habite face aux appareils d'État, et ce de différentes manières : en fin d'ouvrage, avec dépit, en affirmant qu'il était prévisible que l'État déplace *manu militari* les migrant.e.s (Evans 2017, 153); plus tôt dans le livre, c'est avec ironie qu'elle le fait quand elle se représente toute heureuse d'avoir pensé à prendre du ruban adhésif toilé avant de se rendre à Calais, c'est un matériau bien résistant, parfait pour répondre aux besoins en pleine crise humanitaire (ivi, 39); et plus souvent, elle le fait avec pathos (ses pleurs quand elle n'a que des oranges à offrir face à la crise (ivi, 64); les yeux larmoyants de son amie bénévole à l'arrestation d'un migrant (ivi, 143) ; son toucher réconfortant à l'épaule d'un migrant ébranlé dans une émeute (ivi, 93) ; ses pleurs et ceux de ses proches quand on les informe qu'une femme enceinte dont ils ont été proches a été victime de brutalité policière (ivi, 132-133) ; et son regard atterré devant les violences du démantèlement du camp qu'elle voit aux nouvelles (ivi, 156). Son travail laisse aussi place à l'autoréflexivité. Comment l'artiste engagée peut-elle faire entendre sa voix ?

Toutes les options ne se valent pas. Après le récit d'une émeute dans la jungle à la suite d'une opportunité photo de donateurs déguisée en événement charitable, Evans ironise à l'encontre du *Daily Mail*, un tabloïd britannique faisant souvent dans le sensationnalisme, disant qu'elle pourrait y publier un dessin de presse. Un des récits de la fin propose, par le dessin, un autre moment d'autoréflexivité. Dans ce récit, intitulé « Fairy Tale », Evans imagine que son conjoint, une amie et elle auraient fait traverser avec succès Hoshyar, un migrant de Calais avec qui ils se sont liés d'amitié, puis, à l'inverse, elle imagine la police l'arrêtant, elle, pour trafic d'êtres humains, le chef d'accusation généralement invoqué par la Couronne contre toute personne complice d'une traversée illégale. La première tout comme la dernière page du récit ne comportent qu'un dessin qui, en chaque cas, fait toute la surface de la page. Au début du récit, Evans se représente, pensive, à sa table dessin. À la fin du récit, dans la pénombre, il n'y a plus que la chaise et la table à dessin. Evans révèle ainsi l'importance qu'elle accorde à la prise de position dans l'espace public de même que le risque de ne plus pouvoir s'exprimer par le dessin, même temporairement en cas de démêlés judiciaires, nous donnant ainsi accès à son travail réflexif dans la forme même de l'œuvre.

Mandel intègre encore plus de moments autoréflexifs au fil des entrées de blogue. On trouve ainsi des moments de questionnements, à savoir quel aspect de la situation aborder et comment le faire (2017, 121-122, 186). Elle se décrit et décrit sa co-autrice avec autodérision (ivi, 41), puis se moque gentiment de sa participation aux médias de masse dans une case où on la voit s'exclamer comme une reporter qui clôt un segment : « À vous les studios ! » (ivi, 273). Elle semble le plus souvent produire le blogue avec un petit délai pouvant aller de quelques heures jusqu'à une journée, mais à deux reprises, elle s'excuse de produire rapidement avec une qualité de rendu approximative, affirmant qu'elle travaille en direct (ivi, 70, 259). Ainsi, le dernier dessin de l'entrée du 29 février 2016 fait bien ressortir la mise en scène du processus de production quand, au-dessus d'un dessin rapidement exécuté, on lit : « Soudain, à l'heure où je dessine, la situation dégénère, des migrants foutent le feu... » (ivi, 74).

C'est donc très souvent à leur processus que les autrices nous convient, tout en nous donnant accès à leur malaise devant la souffrance d'autrui.

Finalement, l'extranéité des autrices à la situation des migrant.e.s est rendue palpable par le fait que certaines modalités de récit qu'elles utilisent correspondent à ce qu'on trouve dans un journalisme dit « d'intérêt humain ». Leur récit à la première personne comporte plusieurs moments où, tantôt, elles posent de courtes questions, tantôt procèdent à des entrevues plus longues. Evans donne la parole à des migrant.e.s dans de nombreuses pages du livre ; il n'y a que quatre pages et demie où la parole est donnée à des Européennes s'impliquant à Calais. Bouagga et Mandel rapportent souvent, elles aussi, les propos de personnes interviewées, le plus souvent de migrant.e.s. Mais elles ont choisi de proposer une diversité de points de vue. On trouve ainsi quelques entrées de blogue avec des bénévoles venus aider, quelques autres avec une représentante de l'organisme « La vie active » mandaté par le gouvernement pour gérer le centre d'accueil provisoire, un complexe de containers installés par l'État. On en trouve plusieurs avec des personnes qui habitent Calais, reflétant l'éventail des positions, de l'appui inconditionnel à l'inquiétude des personnes qui forment des milices, les groupes dits de vigilance. Deux entrées de blogue donnent même la parole à un C.R.S. qui fait le récit de moments difficiles qu'il a vécus à assurer l'ordre à Calais. Le plus souvent, dans les deux œuvres, le dessin représente la situation d'entrevue. Chez Evans, il y a un court récit de quatre pages dans lequel la narration de violence policière par une personne qui l'a subie est racontée par le dessin des événements. Le livre de Bouagga et Mandel propose quelques fois un récit dessiné du souvenir rapporté par la personne interviewée, ainsi les récits d'un passage raté vers l'Angleterre, celui d'un passage réussi et, comme chez Evans, un récit de violence policière<sup>6</sup>. Il y a, par le nombre des entrevues, une volonté de faire connaître la diversité des situations, mais aussi d'émouvoir. À titre d'exemple, quand Bouagga se lie d'amitié avec Hamza, un mineur isolé, on trouve une case dans

---

<sup>6</sup> Incidemment, dans la version originale publiée dans le blogue sur le site du *Monde*, le récit de violence policière faisait 13 cases. Dans la version publiée en livre, les autrices ont resserré la séquence en choisissant 6 cases de cette entrée de blogue. On trouve une archive incomplète du blogue de Lisa Mandel sur le site Wayback Machine : <https://web.archive.org>.

laquelle celui-ci vit son rêve de devenir astronaute et d'entrer en contact avec des êtres venus de l'espace lointain. Comme dans les récits classiques de science-fiction, les extraterrestres parlent une langue terrienne. Au « Salam Aleikum » de Hamza, l'extraterrestre répond « Aleikum Salam » (Bouagga et Mandel 2017, 164). Ici, les autrices, pour nous toucher, donnent vie au rêve du jeune homme. Jouer de l'intérêt humain ne ferme pas les yeux sur l'extériorité l'un à l'autre de l'interviewer et de la personne interviewée, mais contribue à l'ouverture empathique.

### *Topiques du sentiment et de la dénonciation*

Dans un livre sur l'action humanitaire et les médias, le sociologue Luc Boltanski (1993) s'est intéressé aux modalités de représentation de la souffrance d'autrui. Les livres d'Evans ainsi que de Bouagga et de Mandel font appel à deux des trois topiques identifiées par Boltanski : la topique du sentiment et celle de la dénonciation, où Boltanski entend le mot « topique » au sens de la rhétorique ancienne, c'est-à-dire comme un ensemble de caractéristiques argumentatives récurrentes.

La topique du sentiment tire sur plusieurs fils, parmi lesquels la représentation intérieure des personnes qui souffrent et l'expression d'un sentiment d'urgence par les personnes qui rapportent les faits. On remarque le jeu chez nos autrices. Leurs livres à la première personne comportent plusieurs moments de parole rapportée, le plus souvent, à la première personne aussi. La première personne a une autre caractéristique que nous n'avons pas encore relevée et que Boltanski signale : elle permet de référer tantôt à un soi actif au fil des événements, tantôt à un soi réflexif, modalité bien utile pour produire un sentiment d'épaisseur psychologique<sup>7</sup>. Chez Evans, l'utilisation du « je » quand ce n'est pas celui de l'autrice, est toujours celui des migrant.e.s. Chez Bouagga et Mandel, on a aussi le récit d'un C.R.S. et d'un couple de bénévoles de l'association Salam. Le passage se marque souvent, mais pas

---

<sup>7</sup> On trouve les segments à la première personne qui alternent entre un soi actif et un soi réflexif aux pages suivantes dans le livre d'Evans (28-31, 57, 70, 122-123) et dans le livre de Bouagga et de Mandel (67-68, 132-139, 148-154, 191-194, 202-205, 215-216, 225-226, 233-237). Il y a d'autres instances, très courtes, d'un ou deux phylactères que je ne répertorie pas.

nécessairement, par l'utilisation successive d'un temps passé, puis du présent<sup>8</sup>. Ainsi, Adam, un migrant, raconte : « Je me suis pris un caillou » et clôt : « Moi, ça m'intéresse pas ces conflits » (Bouagga et Mandel 136, 139). Une victime de violence policière non identifiée affirme: « we never saw their faces. I can tell you their clothes » (Evans 2017, 31). Parfois, il convient de laisser parler le récit et de garder les marques du présent d'énonciation à leur minimum. C'est ce que font Bouagga et Mandel dans deux récits qui leur sont rapportés et dans lesquels le texte des témoins est celui d'un passé, leur expérience précise à ce moment-là<sup>9</sup>. Evans propose aussi quelques récits à la troisième personne dans lesquels certaines phrases relèvent du monologue narrativisé, intégrant à la troisième personne dans le fil de la narration des paroles rapportées. Cette modalité du récit, pour exprimer par exemple un désir du personnage (ivi, 59), instaure une très grande proximité entre personnage et voix narrative. En ce qui a trait à la mise en scène d'un sentiment d'urgence, c'est Evans qui s'y livre le plus. J'ai déjà relevé, à cet égard, son utilisation du pathos. Bouagga et Mandel, avec leur travail plus journalistique, s'y livrent moins. Néanmoins, après avoir écouté le récit d'un migrant, Mandel dessine, dans un style manga, ses yeux en pleurs (Bouagga et Mandel 2017, 218). Il ne fait aucun doute qu'un des objectifs de ces livres est de nous émouvoir.

Dans une topique de la dénonciation, s'indigner devant les traitements subis, c'est chercher à en trouver les responsables. Boltanski souligne qu'en ce cas, l'argument va « dérouler un appareil de preuves matérielles, objectives » (1996, 121). Dans le cas de souffrances dont l'État est responsable, il devient important de faire ressortir le caractère systémique des discriminations.

---

<sup>8</sup> Dans le cas d'un récit écrit au présent historique comme Bouagga et Mandel en rapportent un, c'est plutôt par le sens des mots que par les temps de verbe que l'on pourra noter l'alternance entre soi actif et soi réflexif. Voir Bouagga et Mandel (2017, 202-205).

<sup>9</sup> Même dans ces récits, on trouve de discrètes marques de postériorité dans l'utilisation de déictiques, « et là » ; « me voilà » (Bouagga et Mandel 2017, 203, 216). Cependant, la présence de ces déictiques ne suffit évidemment pas à produire un soi réflexif. Pour Bouagga et Mandel, le récit, en ces cas précis, se suffisait à lui-même.

Pour étendre ses opérations à des cas dans lesquels ceux qui remplissent la place du malheureux et ceux qui occupent la place du persécuteur sont très éloignés, une topique de la dénonciation a besoin de se doter d'une théorie du pouvoir. (ivi, 98)

Dans le cas d'Evans, le marxisme constitue un point de départ utile pour comprendre le monde. Dans une entrevue qu'elle accorde en 2016, elle dit de Marx qu'il a fourni la critique la plus cohérente du capitalisme. Mandel, quant à elle, dans une des premières entrées de blogue (2017, 43), fait clairement ressortir sa sensibilité à l'appel de Calais, une pétition demandant au gouvernement un plan d'urgence dans un discours très dur contre les politiques accusés d'« accentuer la pauvreté des plus pauvres ». Evans cite des propos de politiciennes, Marine Le Pen (ivi, 10) et Theresa May (ivi, 18), mais elle reste souvent assez allusive, rapportant à très grands traits les pratiques et l'offre de service des États européens<sup>10</sup>. Bouagga et Mandel prennent le temps d'établir de manière bien plus précise le caractère systémique de la discrimination. Pour la publication en livre, les autrices ajoutent même une préface qui retrace les politiques françaises sur la question des migrant.e.s à Calais depuis le milieu des années 1990. De plus, dans une douzaine d'entrées du blogue, les autrices consacrent une à quatre pages à détailler des enjeux administratifs en matière d'asile et d'immigration<sup>11</sup>. Leurs entrées relèvent souvent les effets pervers de mécaniques étatiques, mais s'arrêtent aussi à des réussites, notamment les services du Centre femmes et enfants à Calais (Bouagga et Mandel 2017, 121-125) et quelques demandes d'asile en France qui réussissent (ivi, 290-291). Néanmoins, ce livre, comme celui

<sup>10</sup> La prise des empreintes digitales ; la mise sur pied du Centre d'accueil provisoire constitué de containers dans un site sécurisé jouxtant la jungle ; les effets haussiers sur les tarifs des passeurs des mises à l'amende prévue à la loi britannique pour toute personne qui aide à l'entrée irrégulière ; le démantèlement de la partie sud du campement ; et l'ouverture d'un camp de petits habitats à Grande-Synthe, non loin de Dunkerque.

<sup>11</sup> L'arrêté préfectoral de la région Pas-de-Calais du 19 février 2016 prévoyant l'expulsion de la partie sud du campement ; les tarifs des passeurs ; l'ouverture du camp de Grande-Synthe ; l'offre de services du Centre Jules-Ferry aux abords du campement ; la gestion du Centre d'accueil provisoire par l'association « La vie active » ; le délit que constitue l'aide à une personne en séjour irrégulier en vertu d'une loi française, le Code de l'entrée et du séjour des étrangers et du droit d'asile ; le règlement européen sur les demandes d'asile (règlement Dublin) et le registre de données Eurodac d'empreintes digitales des migrant.e.s ; le procès intenté par l'ONG Citizens UK contre le gouvernement britannique pour non-respect des mesures de regroupement familial, particulièrement dans le cas des mineurs isolés ; la mécanique de la demande d'asile en France ; l'installation de postes frontières avant la traversée de la Manche en vertu des accords du Touquet ; le démantèlement de la jungle de Calais pour replacer des migrant.e.s dans les nouveaux Centres d'accueil et d'orientation répartis sur tout le territoire français ; la détention dans les Centres de rétention administrative de migrant.e.s qui continuent à s'installer dans des campements illégaux.

d'Evans, cherche surtout à critiquer un système qui s'aveugle devant le caractère systémique de la répartition mondiale des richesses et du protectionnisme du Nord. Certainement, les deux livres évitent les pièges d'une autre topique identifiée par Boltanski, la topique esthétique, qui décourage l'action en se cantonnant dans la pitié, forme d'« alliance cachée avec l'ordre social » (Boltanski 1993, 201).

Les autrices critiquent aussi une attitude fréquente par rapport à la souffrance d'autrui qui consiste à détourner le regard. Ainsi, Bouagga et Mandel, souvent mordantes, mettent en scène en une page l'allégorie de la poussière sous le tapis pour décrire la décision de la mairie de Calais au printemps 2015 d'offrir aux migrant.e.s un site en marge de la ville. Evans pour sa part propose un récit dans lequel elle rappelle sa réaction devant l'absence d'empathie d'une douanière observant l'arrestation musclée d'un migrant. Evans et son groupe étaient intervenus pour demander qu'on traite sans brusquerie cet homme qui avait possiblement vécu des traumatismes dans sa vie. À la douanière qui avait cherché à minimiser en disant : « Yes, well some of them have very tragic stories », Evans avait répliqué : « It's not a story!!! This is reality!!!! » (Evans 2017, 139). Cette phrase qu'elle a probablement dite – il y a un pacte autobiographique quand on lit *Threads* – revêt une plus grande signification une fois intégrée dans la publication d'un livre sur la situation à Calais. Nous avons entre les mains un livre d'histoires, mais comme elles sont autobiographiques, la phrase sert aussi à nous rappeler le lien de ces histoires à la réalité. Pour le cas où nous voudrions, nous aussi, détourner le regard.

Evans pousse même plus loin quand elle publie sous forme de livre les pages qu'elle a d'abord publiées sur son site. À sept reprises, entre certaines histoires, elle reproduit une réaction raciste à *Threads*. Je ne cite qu'une partie de la première : « This cartoon could not be better propaganda for battlefield veteran Islamic militant males invading Northern Europe if Lenin himself produced it » (ivi, 23). Chaque commentaire est reproduit comme s'il s'agissait d'un texte en cours de lecture sur un portable tenu à l'horizontale. En arrière-plan, une dentelle de couleur couvre l'essentiel de la page. C'est comme si deux techniques s'opposaient, celle de la dentelle en arrière-plan qui tisse du lien et celle du web et des réseaux sociaux, devenus au fil

des ans, un havre pour le rejet d'autrui et la haine. Les deux dernières fois, le fond est celui d'un papier au grain apparent, dans le premier cas, une double page (ivi, 140-141), du papier teint en rouge et dans le dernier (ivi, 152), du papier vert-de-gris. Dans l'avant-dernier cas, Evans a produit une double page. Elle y a collé, outre la représentation d'un portable avec une remarque raciste, des déchirures de papier blanc, chacune faisant le récit d'un moment décisif, souvent traumatique, dans la vie d'une migrante. Cette juxtaposition a pour effet d'établir un parallèle entre les violences, celles du contexte politique qui a conduit une personne à quitter son pays, souvent dans des conditions de voyage extrêmement difficiles, et celles des racismes qu'elle subit à son arrivée dans le nord.

### *Lieux et hors-lieux*

Les mécaniques de mise à l'écart dans nos sociétés produisent des hors-lieux qui ont tendance à gommer les identités. Le cas de la jungle de Calais en 2015-2016 constitue un cas d'espèce, puisqu'elle a été doublement marginalisée : située aux frontières d'un pays et aux frontières d'une ville-frontière. Nous avons déjà noté comment Agier (2015) critique le fait que les camps ont tendance à gommer l'identité d'origine des migrant.e.s et à les exclure du lien avec le corps social où le camp a pris racine. Il en conclut que « les identités locales sont plus flottantes que jamais » (ivi, 146), ce que Bouagga et Mandel donnent fort à bien à voir dans une page de deux cases (Fig. 1).



Figure 1: Des nouvelles de la jungle de Calais, p. 162.

Les deux cases représentent les mêmes 13 personnages, parmi lesquels Bouagga et Mandel. Dans la case du haut, les personnages sont dans une rame de métro ; Mandel a utilisé la couleur pour singulariser les vêtements des personnages. Un statut social – le plus souvent un titre d'emploi – est lié par une flèche à chacun des personnages. La case du bas reprend cette organisation graphique, avec un mot lié à chacun des personnages par une flèche. Cette fois, le statut est toujours le même, celui

de migrant. Et la couleur est à toute fin pratique disparue, ne laissant que quelques rehauts d'un gris taupe pour marquer les ombres sur les vêtements qui couvrent les personnages contre la pluie froide qui tombe continûment.

Même si la nature du camp constitue un hors-lieu, rien n'empêche que s'y constitue du lieu, c'est-à-dire des espaces de vie aux relations interpersonnelles fortes. C'est d'ailleurs un aspect important de ce qui intéresse nos autrices, particulièrement Evans. D'ailleurs, comme le fait remarquer Rifkind (2020), le titre du livre, *Threads*, dévoile d'entrée de jeu la métaphore fondamentale au cœur du livre : *Threads* fera le récit des liens tissés à Calais. Rifkind propose aussi un développement sur un choix graphique inusité du livre : le fait que toutes les gouttières soient faites d'une dentelle, le plus souvent blanche. Dans les quelques pages où les dentelles sont d'une autre couleur ou sont de moindre qualité, cela contribue à la tonalité de la page. De façon générale, les fines dentelles blanches connotent l'espace intime, en certains cas la maison aux fenêtres de laquelle on a suspendu des rideaux ajourés, comme si, du hors-lieu, pouvait naître un espace de bien-être.

Les deux livres font ressortir des relations qui se tissent, à l'intérieur du camp et entre le camp et les populations locales. À l'intérieur du camp, une partie de la vie est structurée autour de l'offre de services, régulière et systématique, de l'État ou de ses sous-traitants. Mais outre cela, un grand nombre de personnes vivent le temps au camp comme un temps d'attente, celle du plan qui, cette fois, fonctionnerait pour passer au Royaume-Uni.

L'attente crée du temps socialisé, un quotidien commun à celles et ceux qui vivent là, et progressivement des transformations de l'espace font de tous ces hors-lieux les supports d'une vie sociale et politique originale, inexistante ailleurs. (Agier 2015, 147)

Sur le plan politique, le camp a fini par développer un conseil des aînés, les relais communautaires. Ce ne sont pas des personnes élues. Si elles ont cette fonction d'intermédiaire avec les associations de bénévoles, et parfois avec l'État, c'est notamment parce qu'elles parlent anglais. Ce sont des personnes avec une plus grande expérience de vie, respectées par leurs pairs, actives dans leur communauté et au camp depuis un moment (Bouagga et Mandel 2017, 138). En ce qui a trait à la vie sociale,

elle se structure autour d'un certain nombre d'institutions et de services. Le pouvoir judiciaire, quand il a été appelé à revoir la décision de la préfecture de démanteler la partie sud du camp, a d'ailleurs reconnu qu'il y avait des institutions importantes dans le camp et que la décision de l'État allait trop loin. Le démantèlement s'est poursuivi – tout ce qui est abri de fortune et tente fut détruit – mais comme le présentent Bouagga et Mandel sur un plan de la jungle après le démantèlement, quelques bâtiments ont été protégés (ivi, 118), parmi lesquels l'école, l'église, le centre d'information juridique. La partie nord, bien sûr, n'était pas en reste en ce qui concerne la vie sociale. On y trouvait une dizaine de cafés, de restaurants, tenus le plus souvent par des personnes immigrées depuis longtemps en France et partageant la culture d'un des groupes de migrant.e.s (cultures afghane, kurde, soudanaise, etc.). Evans remarque que parmi les personnes trouvant place dans ces petits restaurants, les volontaires consommaient et les migrant.e.s entraient s'y réchauffer (Evans 2017, 49). On trouvait même dans la partie nord un commerce offrant un accès à l'eau dans des cubicules, un genre de hammam où le seau d'eau faisait office de bain (Bouagga et Mandel 2017, 207-210). Et il y a des migrant.e.s qui ont trouvé dans l'enceinte du camp des opportunités d'affaires : « le souk de la nuit est une sorte de marché aux puces qui ouvre à l'entrée du camp à la nuit tombée, quand les bénévoles sont partis. On y revend les habits et chaussures les plus beaux et les plus neufs » (ivi, 235). On voit donc qu'une vie sociale, même si elle est balbutiante, existait bel et bien.

La vie sociale au camp de Calais est aussi marquée de conflits et de modalités de règlements. Parfois, entre des gens à vif, un différend tourne à la bagarre. Bouagga et Mandel rapportent ainsi le récit d'une bagarre entre Afghans et Soudanais, à laquelle se sont éventuellement joints Égyptiens et Kurdes. Le jeune qui en fait le récit à Bouagga explique : « avant, les Soudanais restaient entre Soudanais, les Afghans entre Afghans mais depuis qu'on a dû aller en zone nord on est tous les uns sur les autres » (ivi, 134). Et même si on choisissait de faire abstraction de la dégradation des conditions de vie à la suite du démantèlement, les conditions de vie dans le camp restent difficiles. Agier s'oppose à l'idée qui ferait des camps des espaces « bons » et « neutres »,

des espaces [...] qui seraient envahis par des forces identitaires, voire par des armées ethniques étrangères. En réalité, c'est l'enfermement durable du camp et le développement de la vie « ordinaire » dans cet espace d'exception qui font naître des forces identitaires politiques parce que l'enfermement, le nom même de camp et l'exceptionnalité qui lui est attachée sont devenus insupportables. (Agier 2015, 155)

De manière plus allusive, Evans nomme elle aussi l'impact du camp sur les individus lorsqu'elle écrit : « Long-running feuds can fester here. The Jungle isn't a great place for conflict resolution » (Evans 2017, 88). Bouagga et Mandel mettent aussi en scène la résolution du conflit dont elles font état en une page très efficace (Fig. 2). La page propose trois cases horizontales. La composition de chacune est centrée. C'est d'abord à la différence d'atmosphère entre la première et la dernière que je veux m'attarder. Dans la première, avec ces ambulanciers s'activant de chaque côté du véhicule, gyrophares en action au centre, on sent la tension. Dans la dernière case, une atmosphère paisible est rendue par la disposition en arc de cercle autour d'une grande tente au centre des autres éléments graphiques : les phylactères, quelques tentes partiellement hors-cadre et, à gauche, un marcheur qui semble avoir les mains dans les poches. Quand j'ai mis ce livre au programme et que j'ai fait discuter de cette page, une équipe a remarqué avec finesse que, dans la première case, nous observons les actions des personnages – les ambulanciers –, mais que nous ne pouvons pas les entendre, et qu'au contraire, dans la troisième case, nous pouvons entendre ce que disent les personnages – le conseil des aînés –, mais sans les voir, car ceux-ci sont sous la tente<sup>12</sup>. Sur le plan graphique, nous est donnée à voir une société autonome dans son autorégulation. Par le jeu des paroles rapportées, celles du jeune homme, narrateur de la première case, et celles d'aînés dans la dernière, Bouagga et Mandel partagent l'autorité narrative avec les migrant.e.s.

---

<sup>12</sup> Crédit à Léa-Marie Breault et à Esteban Alcocer pour cette observation.



Figure 2: Des nouvelles de la jungle de Calais, p. 135.

Un autre enjeu en ce qui a trait à la représentation de l'expérience migrante est celui de l'autonomie des personnes concernées dans la représentation d'elles-mêmes. On est près ici de l'enjeu de « souveraineté visuelle » telle que la définit Raheja (2010, 190-220) pour le cas des Autochtones. Cependant l'instabilité des situations de vie des migrant.e.s rend plus improbable – mais pas impossible<sup>13</sup> – l'idée de porter un projet d'autoreprésentation migrante. On trouve l'ébauche d'un projet de cet ordre pour Calais dans le livre d'Evans. En effet, l'une des choses qu'elle raconte de la jungle, c'est sa visite dans le dôme géodésique où une artiste britannique rend disponible du matériel à qui veut dessiner ou peindre. Evans intègre d'ailleurs plusieurs dessins réalisés par des migrant.e.s dans une page du livre (Fig. 3). La plupart des images sélectionnées sont riches en couleurs et évoquent la poursuite du bonheur. Au centre en haut, une image plus dure fait contraste ; on y voit une silhouette qui s'éloigne d'une autre, peut-être la fin d'un amour. L'autorité visuelle peut aussi impliquer la validation d'une représentation faite par autrui. Ainsi, au cours d'un de ses séjours dans la jungle, Mandel est appelée à dessiner un groupe d'Iraniens qui se sont cousus les lèvres pour une grève de la faim. Le blogue reproduit une partie des croquis qu'elle a faits ce jour-là dans un style plus réaliste que celui du blogue et les surplombe d'un dessin dans le style caricatural habituel rappelant le moment après cette séance de pose où les Iraniens avaient commenté avec bonheur les résultats dans le carnet de l'artiste. Mandel, par le choix d'une publication sur le site du *Monde*, s'inscrit dans le champ du journalisme et ceci lui permet sans doute de moduler le droit de l'individu à l'image par le droit du public à l'information. Evans, pour sa part, quand elle était à Calais, offrait de réaliser des portraits. Plusieurs pages du livre sont consacrées à raconter cette démarche, nous rapportant la discussion entre elle et les modèles avec une reproduction du portrait réalisé pour clore le micro-récit. Ici aussi, on entre dans une zone grise quant à la validation des représentations produites.

---

<sup>13</sup> La dessinatrice américaine Ali Fitzgerald (2018) raconte les ateliers de bande dessinée qu'elle a animés pour des migrant.e.s à Berlin.



Figure 3: Threads From the Refugee Crisis, p. 35.

C'est le cas pour l'un des portraits : après une séquence où Evans nous rapporte le jugement négatif qu'un homme fait de son portrait, elle met en scène le moment où celui-ci lui avait demandé de réaliser le portrait de son jeune frère. La représentation qu'Evans a fait de cet homme est-elle ou non validée ? Evans réalisera le portrait du frère, non sans avoir eu un mouvement de colère qu'elle rapporte dans le cours du récit : « If you want me to draw you, don't tell me my pictures are no good! » (Evans 2017, 112). On a le sentiment, ici, que l'idée de partager l'autorité visuelle ne passait pas. Ou alors peut-être était-ce le manque de forme dans la critique faite par l'homme qui était blessante. On comprend par ces quelques cas que la question de l'autorité visuelle, quand l'œuvre ne participe pas d'un projet d'autoreprésentation, débouche sur plusieurs questions auxquelles on ne trouvera probablement pas une réponse qui convient à tous les cas de figure.

### *Conclusion*

Malgré leurs différences de tonalités, *Threads* et *Les nouvelles de la jungle de Calais* partagent une même visée critique vis-à-vis des politiques qui relèguent les migrant.e.s aux marges. Également, le choix d'une narration conduite en première personne s'explique par une volonté d'autoréflexion. Sur le plan argumentatif, les livres utilisent sensiblement les mêmes *topoi*. Ainsi, les deux construisent des moments permettant l'identification aux migrant.e.s. Evans joue un peu plus du sentiment d'urgence que Bouagga et Mandel qui restent, somme toute, plus journalistiques. Ceci transparait aussi dans leur manière de dénoncer. Evans, qui fait part de son expérience de solidarité à Calais, s'en tient à la confrontation de grands principes, tandis que Bouagga et Mandel déroulent un appareil de preuves souvent détaillé visant à dénoncer les failles d'un système qui érige le hors-lieu en espace de vie pour des populations entières. Et si les deux bandes dessinées montrent comment le campement de Calais tenait du hors-lieu, leurs autrices ont pris soin de faire ressortir que des lieux y étaient nés, au sens fort du mot « lieu ».

À la lecture de ces œuvres s'impose la question de savoir s'il est possible pour le Nord de se penser autrement que dans un principe de bivalence : ou l'espace politique national est accueillant pour les réfugié.e.s, ou il leur est fermé. La transparence des autrices quant à leur positionnalité n'invalide pas, bien au contraire, leurs critiques du Règlement Dublin, d'Eurodac ou des politiques nationales d'immigration. Evans termine son livre sur un récit de quatre pages intitulé *Hope*. Les deux premières pages proposent un recueil de citations d'études universitaires, d'articles de journaux et de déclarations politiques en faveur de l'immigration, parmi lesquelles celle du député travailliste à la Chambre des communes, John McDonnell : « inevitably in this century we will have open borders. We are seeing it in Europe already. The movement of peoples across the globe will mean that borders are [...] going to become irrelevant ». Les deux dernières pages pourraient être pessimistes puisqu'elles représentent deux ouvrières construisant le mur autour du port de Calais, projet que finance le gouvernement britannique. Mais ce mur est construit en briques de dentelles qu'un souffle, quand il sera assez fort, soulèvera pour à nouveau laisser le passage.

*Bibliographie*

- Agier, Michel (2015), *Anthropologie de la ville*, Paris, Presses Universitaires de France.
- Agier, Michel, Bouagga, Yasmine, Galisson, Maël, Hanappe, Cyrille, Pette, Mathilde, Wannesson, Philippe (2018), *La jungle de Calais*, Paris, Presses universitaires de France.
- Boltanski, Luc (1993), *La souffrance à distance. Morale humanitaire, médias et politique*, Paris, Métailié.
- Bouagga, Yasmine ; Mandel, Lisa (2017), *Les nouvelles de la jungle de Calais*, Bruxelles, Casterman.
- Braudel, Fernand. (1966). *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, 2<sup>ème</sup> édition, Paris, Armand Colin.
- Evans, Kate (2017), *Threads From the Refugee Crisis*, Londres, Verso.
- Fitzgerald, Ali (2018), *Drawn to Berlin: Comic Workshops in Refugee Shelters and Other Stories From a New Europe*, Seattle, Fantagraphics.
- Malkki, Lisa (1996), *Speechless Emissaries: Refugees, Humanitarianism and Dehistoricization*, «Cultural Anthropology», vol. 11, n. 3, pp. 605-612.
- Mickwitz, Nina (2020), *Comics Telling Refugee Stories*, in Dominic Davies et Candida Rifkind (dir.), *Documenting Trauma in Comics: Traumatic Pasts, Embodied Histories and Graphic Reportage*, Londres, Palgrave Macmillan, pp. 277-296.
- Mutard, Bruce (2020), *First Person Third*, in Dominic Davies and Candida Rifkind (eds.), *Documenting Trauma in Comics: Traumatic Pasts, Embodied Histories and Graphic Reportage*, Londres, Palgrave Macmillan, pp. 264-273.
- Raheja, Michelle H. (2010), *Reservation Reelism. Redfacing, Visual Sovereignty, and Representations of Native Americans in Film*, Lincoln, University of Nebraska Press.
- Rifkind, Candida (2020), *Migrant Detention Comics and the Aesthetic Technologies of Compassion*, in Dominic Davies and Candida Rifkind (eds.), *Documenting Trauma in Comics: Traumatic Pasts, Embodied Histories and Graphic Reportage*, Londres, Palgrave Macmillan, pp. 297-316.
- Samson, Jacques (2009), *Journal de bord à quatre mains*, in Gilles Ciment (éd.), *Dupuy et Berbérien*, Angoulême, Cité internationale de la bande dessinée et de l'image, pp. 48-54.
- Shade, Colette (16 janvier 2016), *Kate Evans on Doomed Revolutionary and Political Dynamo 'Red' Rosa*, «Vice», <https://www.vice.com/en/article/pg7n3z/cartoonist-kate-evans-on-red-rosa>.

*Sitographie*

*Cinéastes, écrivains, intellectuels... Jungle de Calais : l'appel des 800* (20 octobre 2015), «Libération» : <https://www.liberation.fr/france/2015/10/20/jungle-de-calais-l-appel-des-800-1407520/>.

Archive (incomplète) du blogue de Lisa Mandel, site *Wayback Machine* : <https://web.archive.org>.

UK : 430 migrants ont traversé la Manche en une journée, un record – Reportage #cdanslair 24.07.2021. C dans l'air. France 5. Repéré à : <https://www.youtube.com/watch?v=eq3sqAOU1Yg>.

Le Monde avec AFP. (4 janvier 2022). Les traversées de la Manche par des migrants ont atteint un chiffre inédit en 2021. *Le Monde*. Repéré à : <https://www.lemonde.fr/international/article/2022/01/04/les-traversees-de-la-manche-par-des-migrants-ont-atteint-un-chiffre-inedit-en-2021-6108094-3210.html>.

France 24 avec AFP. (1<sup>er</sup> janvier 2023). Royaume-Uni : plus de 45 000 migrants ont traversé la Manche en 2022, un nouveau record. Repéré à : <https://www.france24.com/fr/europe/20230101-royaume-uni-plus-de-45-000-migrants-ont-traverse-la-manche-en-2022-un-nouveau-record>.

Haut Commissariat des Nations Unies pour les réfugiés. (s. d). Operational Data Portal. Mediterranean Situation. Repéré à : <https://data.unhcr.org/en/situations/mediterranean>.

Eurostat (25 juin 2018). Archive: Statistiques sur l'asile. Repéré à : [https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php?title=Archive:Statistiques\\_sur\\_l'asile&oldid=391119](https://ec.europa.eu/eurostat/statistics-explained/index.php?title=Archive:Statistiques_sur_l'asile&oldid=391119).

### *Notice bio-bibliographie*

Professeur de littérature et de communications au Collège de Maisonneuve à Montréal, il est titulaire d'un doctorat en littérature comparée de l'Université de Montréal. Ses recherches portent sur : les enjeux de classe dans l'accès aux productions culturelles, notamment les profondes mutations dans l'industrie réglementée de la télédistribution ; les premiers effets du maillage entre TCP/IP et téléphonie ou l'interopérabilité des données pour les publications universitaires ; les questions de pouvoir liées à la caractérisation raciale, et particulièrement ce que cela veut dire pour les Premiers Peuples en rapport avec l'État colonial canadien. Dans le monde de la bande dessinée, il s'est aussi intéressé aux enjeux de technologie.

[jsebastien@cmaisonneuve.qc.ca](mailto:jsebastien@cmaisonneuve.qc.ca)

### *Citer cet article*

Sébastien, Jean (2023), *Dessins politiques de la jungle de Calais: apprendre à écouter*, «Scritture Migranti», sous la direction de Giorgio Busi Rizzi, Natalie Dupré, Inge Lanslots, Alessia Mangiavillano, n. 16, pp. 99-124.

### *Informativa sul Copyright*

La rivista segue una politica di “open access” per tutti i suoi contenuti. Presentando un articolo alla rivista l'autore accetta implicitamente la sua pubblicazione in base alla licenza Creative Commons Attribution Share-Alike 4.0 International License.

Questa licenza consente a chiunque il download, riutilizzo, ristampa, modifica, distribuzione e/o copia dei contributi. Le opere devono essere correttamente attribuite ai propri autori. Non sono necessarie ulteriori autorizzazioni da parte degli autori o della redazione della rivista, tuttavia si richiede gentilmente di informare la redazione di ogni riuso degli articoli. Gli autori che pubblicano in questa rivista mantengono i propri diritti d'autore.